

Avant-propos

Béatrice DIDIER¹

La parution d'*Oberman* en 1804 fut entourée de silence. Son bicentenaire risquait d'attirer encore moins l'attention du public, sans l'heureuse initiative des Célébrations nationales de l'inscrire parmi les anniversaires à souhaiter, et sans l'intervention de Jean Leclant que je tiens ici à remercier, ainsi que Martine de Boisdeffre. Grâce à eux, nous pouvons publier ces études qui prouvent qu'une nouvelle génération de lecteurs et d'interprètes travaille à la résurrection de ce grand texte du premier romantisme².

De génération en génération (Senancour aimait ce terme de « génération », comme en témoigne son premier ouvrage, *Sur les générations actuelles. Absurdités humaines*) renaît ce texte un peu énigmatique. *Oberman* a beau se refuser à toute entreprise de séduction, le roman (est-ce vraiment un roman ?) suscite périodiquement des enthousiasmes. Il y eut d'abord la découverte des années romantiques – Sainte-Beuve, George Sand, Balzac, Liszt voient dans le vieil écrivain retiré rue de la Cerisaie le prophète de leurs angoisses. Ils lisent *Oberman* : on en perçoit des échos dans *Volupté*, dans *Lélia*, dans les *Illusions perdues*, dans *Les Années de pèlerinage*. Mais après cet élan d'une exceptionnelle brillance, les lecteurs de nouveau se font rares. *Oberman* plaira encore à Proust cependant, et plus près de nous à Julien Gracq, à quelques « happy few ».

Il appartient au xx^e siècle d'entreprendre des études érudites sur Senancour ; mais là encore de façon assez discontinue. Au début du siècle d'abord, avec Joachim Merlant que la Grande Guerre n'épargna

1. Professeur émérite à l'École normale supérieure (Ulm).

2. Je voudrais également remercier Madeleine Pinault-Sørensen qui nous a fourni la belle illustration de la couverture et, enfin, l'École normale supérieure où s'est déroulée la journée à l'origine de cette étude.

pas. Vint ensuite André Monglond, le grand spécialiste de ce qu'il se plaisait à appeler le « préromantisme », qui éclaira presque tout ce que l'on peut savoir de l'existence de l'écrivain, qui donna aussi chez Arthaud, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, une excellente édition qui fit longtemps autorité. Marcel Raymond, Arnaldo Pizzorusso, de façon différente, à quelques années de distance, ont apporté à leur tour des éclairages nouveaux. Je ne cite que quelques noms et sans dresser ici de bibliographie – on la trouvera à la fin de cet ouvrage –, je marque simplement des dates qui prouvent que jamais le flambeau des études senancouriennes ne s'est éteint.

Lorsque je vins trouver Marie-Jeanne Durry pour lui demander de diriger ma thèse, peut-être parce que j'étais liée pour elle au souvenir de ses séjours dans les Alpes, et qu'elle avait fait une thèse magistrale sur Chateaubriand, elle m'orienta vers Senancour, dont alors, je l'avoue, j'ignorais tout. Quelques années plus tard je publiais chez Corti¹ une thèse énorme – je vois encore le cher vieil éditeur des surréalistes peser le manuscrit en deux volumes sur une balance un peu archaïque, et me dire avec une admiration tempérée de beaucoup d'ironie : « Les jumeaux sont beaux. » Mais la taille des jumeaux ne suffit pas à rendre à Senancour la gloire qui lui est due !

Cependant une nouvelle génération se lève ; l'excellente édition d'*Oberman* établie par Fabienne Bercegol en 2003 le prouve, tout comme les textes réunis ici. Et j'avoue mon bonheur à voir que les études sur Senancour reprennent dans des perspectives nouvelles dues au développement de la recherche sur une période trop longtemps minorée, à l'évolution des méthodes si sensible dans la dernière moitié du xx^e siècle, au talent surtout de ces jeunes critiques qui savent, sans négliger les acquis de leurs aînés, découvrir du neuf.

Ces textes me semblent bien mettre en lumière ce « sublime négatif » qui est une étrange caractéristique d'*Oberman*, fascinant comme un abîme, comme la contemplation du néant : élimination apparente dans ce roman de la vie sentimentale, et des événements politiques d'une période qui pourtant en est riche. Mais il appartient au lecteur subtil de comprendre les enjeux de ce dépouillement, de ces « effets de sourdine ». Cette absence d'intrigue serait-elle compensée par une surabondance de descriptions qui en tiendraient lieu, en quelque sorte ? « On y trouvera des descriptions. » Mais ce n'est pas si simple, et l'on aurait tort d'opposer l'absence des événements à la présence des paysages, comme une antithèse entre le négatif et le positif, car la négation fait apparaître la présence de l'amour, de la Révolution, tandis que la description du paysage révèle en creux une absence, « l'absente

1. Sous le nom de Béatrice Le Gall.

de tout bouquet ». Un étrange silence résonne dans ces « voilements et nébulosités », dans ces « horizons brumeux et ces vallées vaporeuses ». Des phénomènes de discordance, de décoloration interdisent au héros toute facile consolation dans la contemplation des harmonies de la nature. Elle aussi exige une ascèse, d'autant plus impitoyable qu'elle n'est éclairée par aucune certitude religieuse ou métaphysique.

Il demeure une zone d'impénétrable, comme dans un roc de haute montagne, ce qui me laisse espérer que d'autres chercheurs encore s'intéresseront à *Oberman*, texte jamais complètement sondé. Et l'œuvre de Senancour ne se limite pas à ce roman. On espère que le regain d'intérêt s'étendra aux *Rêveries*, aux *Libres méditations*, à *Isabelle*, aux textes ultimes où la possibilité d'une croyance ne fait qu'accroître encore le mystère.